LES ORIGINES PRÉHISTORIQUES DE L'ÉCRITURE.

R.M. Gattefossé.

P 211
G 2

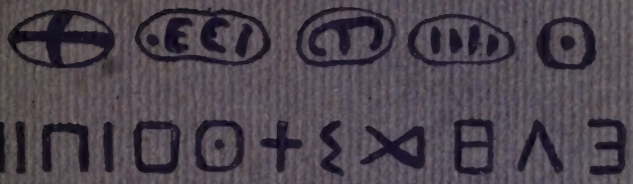
STORAGE-ITEM
MAIN - LPC

LP9-F22F
U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

Les Origines préhistoriques de l'Ecriture



PAR

R.-M. GATTEFOSSÉ

de « Rhodania »

LYON
Anciens Etablissements Legendre
12-14, Rue Bellecordière

1925

PREBIND
P 211
G2

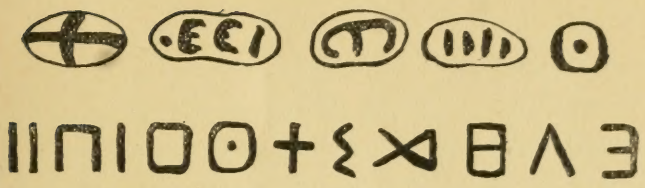
The CELLAR BOOK SHOP
Box 6, College Park Sta.
Detroit 21, Mich. - U.S.A.

Hommage de l'auteur

Katefory

7/7/60 Cellar

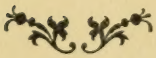
Les Origines préhistoriques de l'Ecriture



PAR

R.-M. GATTEFOSSÉ

de « Rhodania »



LYON
Anciens Etablissements Legendre
12-14, Rue Bellecordière

—

1925

Les Origines préhistoriques de l'Ecriture

Les langages, tels que nous les connaissons, anciens ou modernes, et les écritures qui servent à les exprimer, sont-ils, comme le prétendait Renan, l'aboutissement logique et le lent perfectionnement des onomatopées plus ou moins imitatives et des cris des peuplades sauvages originelles ? Sont-ils, au contraire « Révélés » au même titre que les « livres sacrés » qui sont à la base des Religions ? Telles sont les questions que nous nous sommes posées à l'issue de nos études sur la langue Berbère, lors de nos essais sur l'Atlantide.

Il est piquant de constater que nous sommes obligés de nous ranger à la seconde hypothèse : en effet la science moderne se fait, de nos jours, une toute autre idée de la « Révélation » que le positivisme de la génération qui nous a précédés.

Elle conçoit volontiers par exemple, chez les peuples primitifs encore dominés par l'âme collective des tribus, la formation de collèges sacrés, seuls en possession de la connaissance, alors que le reste du peuple, à peine au-dessus du niveau intellectuel de fourmis ou d'abeilles humaines n'obéissait qu'à l'instinct de la conservation collec-

tive. Loin d'être issues de l'agglomération lente de couples devenus familles puis clans, tribus, peuplades, les sociétés préhistoriques furent au contraire, comme les animaux républicains, dès l'origine, exclusivement des « Sociétés ». L'Individualité de l'homme, n'est née lentement au cours des âges, que du développement de la conscience individuelle. Les troubles sociaux modernes proviennent en partie de la substitution de l'égoïsme individuel à l'instinct collectif et de la difficile transformation d'un collectivisme animal en un collectivisme « conscient ». Nous aurons à revenir ultérieurement sur cette lente évolution des consciences individuelles et collectives.

Mais il paraît certain que dans ces collèges, des individus particulièrement disposés, des prophètes, entrant en transe médiumnique, traduisaient, en langage vulgaire, les aspirations des âmes collectives.

Ils « Révélaient » donc, sous l'influence d'une force supra-humaine, ce qui était utile et nécessaire à la conservation des collectivités.

Cette méthode de connaissance par la méditation et la communication directe avec les entités psychiques formées par des collectivités, a été fréquente à travers les âges et nous en avons traité dans notre ouvrage « L'âme Inconnue de la Patrie ». L'emprunt de connaissances nouvelles, de visions et d'inspirations, à ces réservoirs communs de « Savoir » élaboré on ne sait par quel mécanisme, explique maintes découvertes simultanées et prophéties, ou simplement des œuvres

poétiques d'un caractère très particulier et dont les métapsychistes modernes s'efforcent d'éclaircir l'origine.

La Révélation ou la Prophétie, et quelquefois le génie, sont donc expliqués par cette communication, accidentelle où provoquée, avec un milieu sub-conscientiel ou s'élaborent des courants d'idéation. En un mot, en devenant de plus en plus cérébral, l'homme n'a pas cessé d'être une unité dans un organisme collectif, analogue à la Ruche et à la Fourmilière. Il pense souvent en fourmi ou en abeille et lorsqu'il saisit nettement l'idée fondamentale ou l'aspiration de la collectivité, et la traduit en langage clair, il devient prophète.

C'est par un mécanisme analogue, que l'écriture a pu être « révélée ». Nous verrons, en effet, que le symbolisme de l'écriture primitive est poussé tellement loin qu'il paraît difficile de le croire le fruit du travail d'un seul cerveau, même en admettant que les penseurs de l'époque néolithique aient été encore plus transcendants que nos savants contemporains.

Si l'on préfère, en effet, voir dans l'œuvre de ceux qui ont inventé les langues primitives et leur alphabet, de simples humains, n'ayant que leurs propres ressources intellectuelles, on conviendra avec nous, qu'ils avaient une remarquable facilité, à laquelle bien peu de nous pourraient prétendre.

Même alors, les inventeurs du langage, hommes de génie remarquables, n'eurent aucune peine

à croire, modestement, ou à faire croire au peuple, qu'ils n'avaient agi que sous l'empire d'une contrainte divine.

Sous l'un ou l'autre de ces aspects, les langues primitives furent « Révélées », c'est-à-dire inventées, créées de toutes pièces sur un plan précis, et leur étude nous met en possession, sans coup férir, d'un résumé complet de la connaissance, de la science, de la mystique, de la Religion même, de la nation qui utilisa la première cette langue.

Nous avons trouvé dans la langue Berbère ou Tamachèque une de ces langues primitives, datant incontestablement de la période mégalithique et son étude est particulièrement attachante.

EST-CE UNE LANGUE PRÉSÉMITIQUE ?

On a classé, arbitrairement, le Berbère parmi les langues pré-sémitiques, à cause d'un certain nombre d'analogies entre cette langue et l'hébreu. On doit voir cependant, dans la langue Berbère une langue très particulière dont l'origine est nordique.

Mais il est curieux de jeter en passant, un coup d'œil sur la mystique de l'Hébreu pour montrer l'importance que les anciens attachaient au langage et à l'écriture.

Le Talmud (Sabbat 29), nous dit qu'en montant au ciel « Moïse trouva Dieu occupé à tresser des couronnes aux lettres », c'est dire que les lettres sont les Reines des choses ou l'essence même des objets. Pour les sémites comme pour les peuples plus anciens « Etre et avoir un nom », constituent la même idée. Tarde (Logique sociale), nous indique d'ailleurs que la même idée se retrouve au Groënland : « L'homme se compose de trois parties, le corps, l'âme et le nom, ces deux derniers étant immortels ». Cela explique aussi l'usage magique des « Runes », ou caractères primitifs scandinaves De tous temps : nommer quelqu'un c'est l'évoquer et c'est la base de toutes les cérémonies magiques. C'est aussi pourquoi le Dieu Ineffable n'avait pas de nom ou ne devait

pas être nommé, puisque son apparition aurait foudroyé l'imprudent évocateur.

Toute la Kabbale, qui a fait couler tant d'encre, tourner tant de têtes et brûler tant de pauvres rêveurs est basée sur la philologie mystique.

Le Sepher jesireh et le Zohar ne sont que des accumulations de considérations plus ou moins nettes ou incomplètes, sur les idées mystiques exprimées par chaque lettre, nous savons que le seul moyen de bien comprendre un mot hébreu est de le décomposer en ses éléments orthographiques et de combiner ces différentes idées pour en faire un tout. Nous verrons que c'est là aussi le mécanisme de la nomination des choses dans les langues antiques.

L'Hébreu primitif n'était pas celui que nous connaissons. « Au commencement, dit Mar-Zuthra, Dieu donna la loi aux israélites en écriture ibri (1) et dans la langue sainte. Ensuite il la donna la seconde fois au temps d'Esdras, en écriture assyrienne, et en langue araméenne. Les Israélites ont choisi pour eux l'écriture assyrienne, et la langue sainte, ils ont laissé aux ignorants l'écriture ibri et la langue araméenne ».

L'hébreu originel était composé de beaucoup moins de lettres que l'hébreu moderne et ce n'est qu'au cours des temps historiques que les alphabets des pays civilisés se complétèrent ; c'est également le cas de la langue grecque, par exemple. La légende dit que les Grecs tenaient l'écriture de

(1) Ibri se dit aussi Ibère.

Prométhée, l'Arcadien, père de Deucalion, c'est dire qu'elle existait avant le déluge dit de Deucalion, celui qui bouleversa le Péloponèse, submergea de nombreuses îles en Méditerranée et ouvrit le Bosphore. Eusèbe de son côté prétend que les Grecs ont emprunté leur écriture aux Barbares (numides-berbères). Nous pouvons d'ailleurs admettre les deux hypothèses, le Berbère datant de la période mégalithique antérieure au déluge de Deucalion.

Cécrops est signalé aussi comme ayant apporté des caractères et Cadmos introduisit de nouvelles lettres empruntées aux Phéniciens. Enfin Palamède et Simonis introduisirent chacun quatre lettres. Le premier pendant la guerre de Troie, ajouta, theta, ki, phi et xi, le second ultérieurement zeta, eta, psi et omega.

Ces additions sont dues à l'intrusion de nouveaux éléments ethniques apportant de nouvelles prononciations et de nouveaux mots, inexprimables dans l'ancienne langue et pour lesquels il fallut inventer de nouvelles lettres.

Au cours de l'âge du fer, les langues méditerranéennes se complétèrent donc et acquirent notamment les voyelles qui n'existent pas dans les langues primitives, la vocalisation des consonnes étant restée jusque là arbitraire et flottante.

Aristote rappelle qu'en principe 18 lettres suffisent, et, suivant Anticlidès, les lettres furent inventées en Egypte par Menos (d'autres disent par Thot), 15 ans avant Phoronée, le plus ancien roi de la Grèce. Ce qui nous confirme que les

premiers Grecs empruntèrent leur écriture à des peuples plus anciens qu'eux.

Si les lettres grecques eurent des significations individuelles, du moins nous n'en avons pas trouvé trace, tandis qu'Eusèbe, nous donne en détail, la signification de chacune des lettres hébraïques, ce qui lui permet de transformer l'alphabet hébreu en une prière ou métaphrase plus ou moins cohérente.

Ces diverses indications, pour superflues qu'elles paraissent, nous montrent cependant qu'il y eut sans aucun doute une écriture primitive, mère de la plupart des écritures des peuples méditerranéens, écriture qui fut modifiée au cours des âges, par des apports nouveaux à la fois de nouvelles lettres, de nouveaux sons et de nouvelles idées.

Ce qui, pour le philologue, frappe le plus dans l'étude de l'hébreu, c'est l'abondance inattendue d'idées abstraites et mystiques Ces idées n'existent pas dans les langues plus anciennes qui restent purement objectives, et il semble qu'un apport extérieur, d'une philosophie déjà fort avancée, soit aux origines de la langue hébraïque que nous connaissons et qui ainsi, ne reflète plus qu'imparfaitement la langue primitive, qui, à l'origine, dut en être la source.

Et c'est pourquoi, sans nier la filiation qui joint les langues sémitiques aux langues barbares (ou berbères), nous voyons dans ces dernières le tronc primitif et relativement lointain de la plupart des langues circum-méditerranéennes.

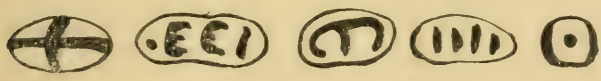
Que, selon l'Ancien Testament, ce soit à

l'occasion des vastes travaux de Babel, pour lesquels une énorme main d'œuvre étrangère fut appelée, que se produisirent ces premiers mélanges, peu importe, il nous suffit de savoir que c'est à une époque très reculée que les langues sémitiques se séparèrent du tronc Berbère dont nous allons étudier l'antiquité.

D'autres langues en découlent plus directement qui ont disparu, comme l'Etrusque dont les caractères se sont modifiés pour donner les caractères latins, ou qui ont persisté après modifications comme le grec, ou encore qui n'ont duré que sous la forme parlée, comme le Basque, l'écriture de ce dernier idiome ne nous ayant pas été transmise.

ÉCRITURES ET LANGUES PREHISTORIQUES

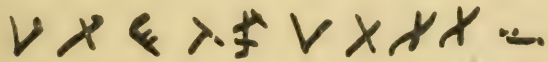
Les galets peints du Mas d'Azil sont, à n'en pas douter, les premiers documents écrits de main d'homme que nous connaissons. Etaient-ce des lettres mobiles ou des objets mnémotechniques comme le furent les quipos indiens, ancêtres primitifs des chapelets modernes? Permettaient-ils



Galets peints du Mas d'Azil.

de composer des inscriptions permanentes? Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre.

Mais les os gravés (nous reproduisons celui de la grotte de Lhortet), nous donnent sans discus-



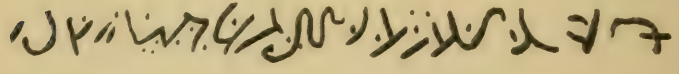
Os gravé de Lhortet.

sion possible des inscriptions vraies. Lettres ou chiffres (car à l'origine il n'y a pas de distinction entre ces deux catégories de signes), ce sont des caractères simples, semblables à ceux des galets et n'en différant que par la façon dont ils sont tracés. Les uns sont peints. Les autres sont gravés : les premiers sont plus arrondis, les autres

plus rigides. Ce sont dans l'un et l'autre cas des croix, des peignes (E) des points, des lignes simples ou incurvées jusqu'au cercle.

Une écriture primitive est simple pour de multiples raisons. La principale devrait être que les supports et les stylets utilisés rendent difficiles les lignes courbes et les signes trop compliqués, si, de nombreuses gravures d'animaux, encore plus compliquées, ne venaient démontrer que la difficulté n'était pas un obstacle. Mais les lettres représentent des idées simples et peu nombreuses, dont le seul accouplement crée les mots ; d'autre part elles doivent servir au vulgaire, mauvais dessinateur, elles doivent donc être simples et pouvoir être tracées, vite, sur un mauvais support comme un tronc d'arbre, avec un éclat de pierre.

Il suffit de faire un rapprochement entre les caractères de l'âge de la pierre et la ligne d'écri-



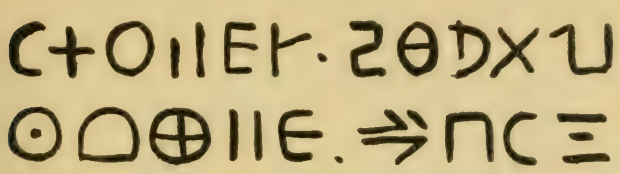
Ecriture de l'âge du fer.

ture de l'âge du fer que nous mettons en comparaison, pour se rendre compte a priori de la différence énorme qui sépare l'une de l'autre.

L'idéation est très variée dans la dernière et les moyens graphiques indiquent une habitude ancienne de l'usage de l'écriture en même temps que des idéogrammes compliqués.

Tout autre est l'écriture primitive des âges de la pierre. Les anciennes inscriptions des îles Ca-

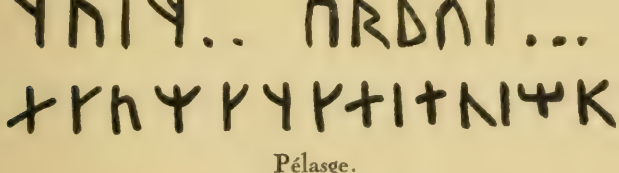
naries, les inscriptions des dolmens numidiques, les très anciennes ruines des mégalithes scandinaves, nous donnent toutes les mêmes genres de



Inscriptions Canariennes (Verneau).

caractères, indice précis d'une culture non évoluée et maintenue identique pendant des millénaires.

Peu importe qu'ici se rencontre un caractère qui manque là : peu importe que ces diverses inscriptions soient indéchiffrables, elles marquent d'une façon sûre l'identité, sinon de race, ce qui est plausible à notre avis, du moins de culture et de langage. A l'heure actuelle chez les Berbères, il existe des idiomes, des dialects voisins les uns



Pélasge.

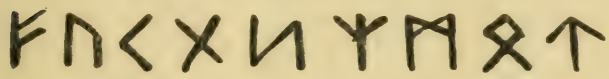
des autres ; ainsi en était-il à la période mégalithique sur un vaste territoire.

Cette homogénéité de l'écriture de l'époque mégalithique rend plus certaine la théorie qui donne à ces monuments une origine homogène. Une race prédominante a imposé pendant cet âge sa civilisation, sa langue et sa religion.

INSCRIPTIONS PROTO-HISTORIQUES

Cette culture mégalithique s'est maintenue dans certains centres, pendant qu'autour d'eux des modifications profondes se produisaient par l'influence d'immigrations de peuples nouveaux déjà plus ou

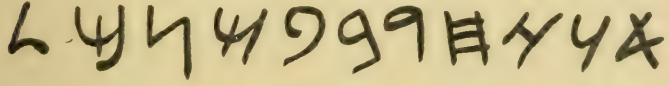
F U K G J Z M D T



Runes Scandinaves modernes.

moins évolués de leur côté, ou par la résistance des autochtones.

Au Nord de l'Europe, les inscriptions Runiques primitives donnaient naissance aux différentes formes de langues norroises, et, tandis que le Russe gardait son aspect fruste pendant des millénaires, l'Irlandais se modifiait considérablement. Au Sud,



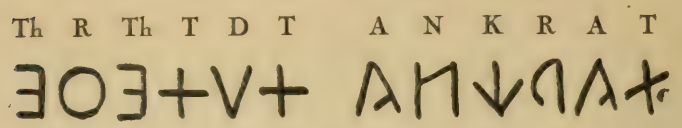
Phénicien.

le Phénicien, tout en se développant nettement et en modifiant ses règles, gardait un souvenir des signes primitifs.

Mais la langue Numide, dans tout le Nord de l'Afrique, gardait son homogénéité. En face d'elle, les Pélasges et les Etrusques conservaient

sans changement les caractères Runiques primitifs et, sans aucun doute, la langue mère avec son mécanisme grammatical intact.

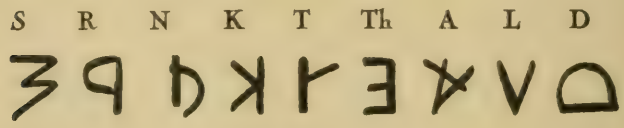
Th R Th T D T A N K R A T



Etrusque.

Partout où nous avons suivi les traces de la vieille civilisation hyperboréenne et Atlante (dont nous avons retracé l'histoire probable dans "Adam homme tertiaire"), nous retrouvons la langue norroise à peine modifiée et l'écriture toujours analogue à celle des aziliens et des néolithiques.

S R N K T Th A L D



Cadméen.

Le Berbère, l'Ibère ou Basque, le Celtibérien et l'Etrusque, fils à peine modifiés de l'Atlante primitif, parlent et écrivent la langue qu'à l'autre bout du monde, dans les contrées hyperboréennes couvertes de neige, conservent pieusement les descendants des fondateurs de Thulé (1).

Et nous pouvons, à l'heure actuelle, en comparant le Berbère des Touaregs conservé dans toute sa fraîcheur primitive, avec le Basque perfec-

(1) Thulé, en Tamachèque, signifie la possession par excellence : Thula se traduit troupeau de chameaux, par conséquent *la Richesse*.

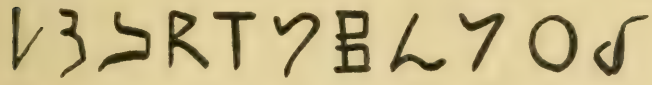
tionné par des millénaires de contact avec la culture méditerranéenne et les langues norroises, évoluées sur place, reconstituer la langue de nos

Caractères de Magiciens (Grimoire du Pape Honorius).

ancêtres préhistoriques, les constructeurs de mégalithes, les émigrants des contrées autrefois tempérées, mais submergées par les neiges depuis la première période glaciaire.

N'est-ce pas ici le lieu de rappeler les paroles de Chateaubriant :

« Je suis assez tenté de croire, disait-il, qu'il y a eu autrefois une langue universelle. La ressemblance des anciens caractères grecs et romains



Démotique.

avec les caractères arabes, les éthymologies multipliées entre le sanscrit, le grec et le latin, les langues orientales, le celte, les dialectes de la mer du Sud et de l'Amérique, et beaucoup d'autres raisons qui ne sont pas de mon sujet, semblent venir à l'appui de cette conjecture (*Révolutions anciennes*, chap. LVIII, p. 133). »

LE TAMACHÈQUE

La décade est sainte, et la lettre iod, qui la représente, a la forme d'un demi-cercle parce que la décade renferme toutes les idées simples.

Dix est le nombre des catégories, dont neuf accidents et une substance.

ZOHAR.

M. de Fortia d'Urban, président de l'Académie de Vaucluse et grand celtisant, disait, il y a cent ans, au sujet de caractères relevés sur certaines médailles marseillaises dites puniques et

Médailles de Provence.

dont la forme est étrangère à l'art graphique phénicien : « Ces caractères paraissent les restes d'une écriture primitive échappée aux destructions causées par la submersion de l'Atlantide. Ces caractères, tellement anciens que leur signification hiéroglyphique était perdue et qu'ils en étaient devenus purement alphabétiques, ont été conservés par les Celtibériens, les Pélages et les Phéniciens. Les Grecs les ont arrondis sous une forme plus agréable, les Romains sous une forme plus sévère mais qui a aussi sa beauté (Antiquités de Vaucluse, 1808, p. 368). »

Nous allons voir, au contraire, que cette signification hiéroglyphique n'est pas perdue et qu'elle est d'une simplicité admirable et bien digne de cette civilisation hyperboréenne que nous allons ainsi pouvoir pénétrer.

La langue originelle, complétée depuis par quelques signes additionnels ou tiddebakan (additions), se composait à l'origine de dix signes seulement : dix consonnes. Les voyelles étaient inutiles, comme elles le sont de nos jours en sténographie : le lecteur, comme l'écrivain, complètent aisément la phonétisation en ajoutant, au moment de la lecture, les sons qui servent à vocaliser les consonnes. D'ailleurs, la plupart des langues antiques procèdent de la même façon.

Les dix tifinars ou lettres primitives sont empruntées à trois plans : trois sont sur le plan

L M N R S T F K B D

Tifinars Berbères.

divin, trois sur le plan astronomique et trois sur le plan terrestre ou phénoménal. La dixième. qui résume les neuf premières, est l'Homme. Cette conception résume toute la philosophie primitive.

Les trois premières tifinars sont les trois éléments divins : le Ciel, la Terre et l'Eau, L, M, N (ces trois consonnes formant encore l'os-

sature du mot français *élément*, notons, en passant, que le feu n'y figure pas).

L, c'est le Dieu suprême Ilou Elom (elohim au pluriel) des Soumiriens, représenté par deux pierres dressées (les deux colonnes de Zeus Pater) qui le caractérisent.

M, Maia, la Terre, la déesse mère, la matière représentée par le dolmen : deux pierres droites et une horizontale, ou avec son ouverture disposée horizontalement : l'abri sous roche ou l'allée couverte.

N, Anou, le Verbe, le fils, le souffle animateur, Oannès, dieu des eaux, représenté par le menhir.

Les trois idées astronomiques sont :

R, Our, la lune, représentée par un carré, faute de pouvoir tracer un cercle.

S, le soleil, un carré ou un cercle, avec un point au milieu.

T, l'étoile, représentée par une croix carrée.

Ler trois idées phénoménales sont :

F, l'éclair, un zig-zag.

K, l'action : deux jambes en mouvement.

B, la brutalité, représentée par une pierre cassée, un rectangle avec une barre transversale.

D, enfin, c'est l'homme (le compagnon),

formé par les deux doigts de la main, ou un V renversé.

Nous reconnaissons, dans ces signes, les lettres canariennes, étrusques, numides et préphéniciennes : celles des médailles dites puniques, de Marseille, et de tant d'autres inscriptions préhistoriques.

Ces dix signes permettent d'exprimer toutes les idées. Les mots les plus nobles ont trois significations : une signification divine, une astronomique et une terrestre. C'est le cas des noms des dieux, des héros et des villes. Les autres termes ont une valeur astronomique et terrestre ou simplement terrestre et vulgaire.

Cela se conçoit par une étude parfaite des similitudes ou idées dérivées dont nous allons donner des exemples, ce qui nous fixera en même temps sur la « culture » des peuples primitifs.

L. C'est la divinité suprême, par extension, c'est l'existence même, la richesse, la possession, C'est l'élévation au figuré comme au propre. C'est resplendir, être beau, être bon. C'est la liberté, condition de la noblesse. C'est le cœur, organe de la vie, et c'est l'eau nécessaire à cette vie.

M. C'est la mère divine, la nature naturante, d'où tout sort, où tout rentre ; c'est la matière, l'amas, la mère et la mort, et, naturellement : la fente, l'orifice, la bouche.

N. C'est le démiurge, c'est le dieu des eaux, le fils de L, souffle animateur, verbe incréé :

c'est le tonnerre, la voix de N, c'est aussi la parole des hommes. Il est un avec Dieu le père, et il signifie unifier, faire un, monter à cheval. Le tonnerre tue, et N c'est tuer, c'est le sang qui coule ; Anou est le Dieu des eaux, N c'est la pluie et c'est nager.

□ ou ○ R, la lune, c'est l'embryon, le nouveau-né ; les phases de la lune simulent l'enfantement ; R c'est faire saillie, c'est sortir en déchirant, c'est le fils, la créature, c'est crier, pleurer, rire, aimer, appeler.

⊡ ou ⊙ S, c'est le soleil, c'est celui qui se meut et qui meut toutes choses ; c'est le jour, c'est aujourd'hui, aller de l'avant, être brillant, être choisi, cuire, chauffer (1).

✝ T, c'est l'étoile du matin, celle qui dirige le soleil ; c'est l'œil de la nuit, la lampe, la vérité, la jeune fille ; c'est la source, le point.

ξ F, l'éclair, rapide, s'enfle, s'étend, s'épanouit, se fend, se divise, se ramifie, et, employé comme lettre, exprime toujours ces idées. C'est l'évidence et la lumière.

⋊ K, l'action, c'est le travailleur, c'est l'outil, c'est se mettre en action, porter, produire, saisir · c'est le chasseur. K, employé comme affixe, indique le nom de métier, d'animal ou d'instrument.

---

(1) L'*S* a représenté le soleil de tous temps ; le swastika est d'ailleurs une forme intermédiaire entre l'*S* moderne et l'*S* ancien souvent représenté par un cercle circonscrivant une croix.

B, c'est le mal, c'est couper, trancher, casser ; c'est partir, s'échapper, être maudit et, en général, tout ce qui est péjoratif.

D, l'Homme, c'est le compagnon, l'associé, les deux doigts de la main. Ce n'est pas l'individu, c'est l'unité dans un peuple (1), une assemblée ; c'est l'assemblée elle-même, la réunion et, naturellement, l'odeur... c'est la nuit et la couleur violette.

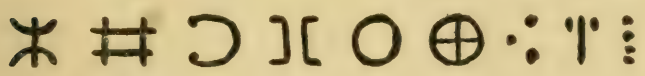
Ces extensions principales (car il y en a d'autres, nombreuses) nous donnent idée de la manière déjà fort subtile de déduire qu'avaient nos ancêtres. Car c'est à l'infini que les significations découlent de l'idée primitive sans jamais empiéter les unes sur les autres. C'est l'univers divin, astral, physique et humain divisé en dix catégories, et c'est d'une richesse d'expression à laquelle nos langues modernes ne peuvent plus prétendre. Chaque lettre a sa valeur idéographique, et c'est ce qui explique avec simplicité les rapprochements de mots anciens ayant à peu près la même valeur malgré la différence orthographique d'une lettre : on a expliqué ces analogies péniblement par la théorie des mutations de lettres. En réalité il n'y a pas eu mutation, mais une seule lettre changée indique que le soi-disant synonyme ne l'est que grossièrement, pour le vulgaire, mais qu'une seule

(1) *Ad-am*, c'est Ad, le compagnon de la femme : Am. L'homme était, en effet, à l'origine, soumis à la femme qui ayant, la première, « goûté au fruit de l'arbre de la connaissance », parvint à l'individualité alors que l'homme n'en était encore qu'au stade de l'instinct collectif.

idée, parmi tant d'autres communes, distingue le second mot du premier.

Les tiddebakan ou additions sont des lettres nouvelles ajoutées au cours des âges aux dix premières pour répondre à des sons nouveaux introduits par des populations immigrées. Les points-voyelles ont été ajoutés à leur tour. Au

J Z Ch F R S Kou Dj H



Tiddebakans, lettres additionnelles Berbères.

début une seule lettre pouvait être alternativement voyelle et consonne, c'était le ieff, tantôt F et tantôt I.

L'Hébreu est moins ancien que le Berbère, puisque dès l'origine il possède déjà *trois voyelles*, alef, iod et vav, les points-voyelles, comme dans le Berbère (ou Tamachèque), ont été ajoutés depuis.

La grammaire demanderait de longs développements par son originalité un peu fruste : mais un système de préfixes et d'affixes permet des modifications remarquables des mots selon les cas. Le Basque et les langues norroises ont conservé ces transformations par suffixes et affixes et doivent être considérés comme des dialectes de la langue primitive, modifiée plus ou moins par un usage multi-millénaire dans des milieux distincts.

Comme la langue berbère, le basque modifie les mots par des préfixes ou des suffixes. Les

relations primaires : nominatif, génitif, datif et accusatif ainsi que les relations secondaires telles que les idées d'instrument, de fin, de cause efficiente, de lieu, sont rendues par des « formes » diverses du mot. On crée les adjectifs en ajoutant au nom abstrait une terminaison.

La syllabe est toujours ouverte, comme dans le Berbère : on dit par exemple Eroma pour Roma, c'est d'ailleurs une coutume fréquente dans le midi de la France où l'on dit volontiers esquelette pour squelette, etc.

Bien des mots basques ont des rapports certains avec le Berbère, comme d'ailleurs avec d'autres langues méditerranéennes : *Harriric* qui veut dire le toit vient de *oriri*, faire saillie. *Espesa*, jeter, vient de *esbesaouen* en berbère. *Arto*, pain, correspond à *artos* en grec. *Makhil*, bâton, veut dire *makel* en hébreu. *Itzal*, ombre, se dit *tsel* en hébreu. *Kortuce* signifie la croix, *presuna* personne, *dempora* le temps, *gorputz* le corps; et ces exemples montrent assez que le basque se rattache à un ancêtre commun, très ancien, des langues méditerranéennes.

Si l'on examine, par exemple, les trois lettres tifinar L M N représentant les trois éléments, le ciel, la terre et l'eau, on voit que ces trois éléments sont représentés en hébreu par alef, mem et schin. Ces trois lettres comportent les consonnes L M N, mais n'en ont plus la valeur puisque la première est A, la seconde M et

la troisième S. Il y a cependant une coïncidence curieuse qui démontre l'ancienneté certaine du Berbère, puisque les trois éléments, en hébreu, ont perdu leur valeur, évidemment la plus ancienne, de L, M et N.

Les différentes langues norroises, finnoises, scandinaves, slaves, qui s'écrivent au moyen de runes identiques aux caractères tifinars d'Afrique, ont également le même mécanisme. Ce sont des langues agglutinantes se modifiant par des « formes » au moyen de suffixes, de préfixes et d'affixes, exactement comme le Berbère.

C'est le moment de rappeler ces inscriptions américaines où l'on a cru reconnaître un mélange de lettres phéniciennes, puniques, cadméennes, etc., et qui n'étaient pas autre chose que des runes préhistoriques, de la forme archaïque, et s'apparentant par conséquent aux alphabets auxquels elles ont donné naissance par la suite.

Le professeur Masqueray signale, de son côté, l'impression des Berbérisants sur cette langue évidemment d'origine arctique. « Je ne sais, dit-il, quel retour vers le Nord, quelle souvenance des régions froides et lointaines éveillaient en moi cette musique naturelle si étrangère au pays où elle se produisait. »

C'est aussi l'avis de Louis Rinn dont l'ouvrage sur le même sujet devrait être entre les mains de tous ceux qui s'intéressent au problème des langues anciennes.

LE TAMACHÈQUE ET LE CELTIBÉRIEN

La survivance du Basque, les inscriptions et les médailles de Marseille, que l'on a essayé de traduire par du Grec primitif, mais qui sont du Numide ou du Celtibérien, montrent que le Tamachèque, langue hyperboréenne et atlante, fut longtemps parlé, dans le Sud de la France, par les tribus dolichocéphales d'origine nordique.

La preuve en est trouvée dans le nombre presque illimité de mots celtiques et de vieux noms de la géographie, des dieux, des chefs de la Gaule, qu'il est possible de traduire en appliquant chaque idéogramme au mot décomposé en ses consonnes exclusivement.

Les pénibles étymologies grecques ou latines, les calembours même des auteurs grecs sur les noms celtiques deviennent puérils : on prétend, par exemple, que les Pyrénées ont été nommées de l'incendie (Pyr) qui les dévora : P R correspond à Bur, Bordj ; les Pyrénées c'est le Fort du Dieu N. L'étude des lettres dans leur signification ultime implique l'idée de gorges profondes, de pics inaccessibles et d'entassements chaotiques. Il ne faut pas oublier, en effet, que la langue primitive permet à un mot d'avoir plusieurs significations, puisque chaque lettre

a elle-même plusieurs valeurs sur des plans idéologiques différents.

Les mots celtes eux-mêmes deviennent colorés : *Ronno* ou conseil c'est « ce qui engendre l'esprit », c'est l'agora des Grecs : *bouligar,* remuer, signifie plus exactement « tamiser », « obtenir ce qui est bon en faisant passer à travers ». *Bugad,* lessive, implique l'action de faire sortir (la crasse) par le mouvement, le mélange ou le foulage. *Zytho,* la boisson, c'est la « gaité du foyer ». *Clusel,* souterrain, c'est ce qui est bon pour aller au village (sans danger). *Pairol,* chaudron, vient de Bar s'échapper en bouillonnant, en parlant de la vapeur d'eau. *Bran,* les choses qui sortent de la fente. Fossé, *dougue* en provençal, vient de engi, ruisseau avec une idée de clôture.

Les noms des peuples gaulois deviennent expressifs : dans Sequanes, Segustini, Segustero, nous retrouvons la racine sik, oppidum, avec des nuances pour chacun de ces peuples. Les Eduens sont les prêtres de Anou, les Ambares sont des brutes, Belovése est le conquérant brutal et Sigovése le pacifique. Vercingétorix, chef des Arvernes brachicéphales, indique qu'il est d'un clan de race différente à culture patriarcale (fils du père), et non matriarcale comme les Hyperboréens dolichocéphales qui sont « fils des mères ».

Le Panthéon celtique sort des nuages. Given-dydd est la compagne aimée de Dieu. Camulos, dieu de la guerre, donne la vaillance.

Beleno est le dieu farouche et méchant comme l'indique son B initial. Crom n'est pas Saturne, c'est plutôt Géa, c'est un dieu féminin ou créateur qui engendre par la puissance de sa volonté. Teutatés peut tout, voit tout, Moloch c'est le tout-puissant, Segomon représente la matière organisée sortant du chaos, Granus est le symbole de l'activité créatrice, c'est le mouvement métaphysique (pur) source de toute vie. Caturix est l'intelligence tendue vers la perfection. Le *Duz*, c'est l'esprit du foyer, un dieu lare, le compagnon du tisserand.

Quant aux noms géographiques, nombreux sont ceux qui indiquent qu'ils furent créés par des tribus actuellement stationnées au nord de la chaîne de l'Atlas.

Châlons, Urbs Caballinum ou Kabilonum, tout comme Cavaillon, tire son nom des Kebaïl ou Kabyles. Les El-Azoun ou Amazone ont laissé, dans la vallée du Rhône, des villes ou des Bordj (burg) tels que Ozon, Feyzin, (Ef-azoun), Annoisin (An-ozonn), Alesia au nom si glorieux est dévouée au culte du soleil (*Ell*, possession, *Sia* ou Xioa, du soleil).

Arras et Sarras, sur le Rhône, tirent leur nom soit de Aores, lieu consacré, soit de *ar*, montagne, et *as*, confédérés. Mornas est un pays chaotique ancien, un amas en saillie au bord du Rhône comme le décrit son nom. Avignon et Vienne sont des modifications de Aouana (1), nom répandu en Berbérie. Nice, tout

(1) Forme de Ouenous-Vénus.

au sud, c'est Nisaya ou Nysol, campement ou établissement, dont la traduction est enissa (passer la nuit, coucher, s'établir). Le mot Berg, burg, briga celtique qui a donné tant de dérivés géographiques, vient de *Abergen*, tente (Burdigala-Bordeaux).

Ces exemples pourraient être multipliés à l'infini et l'ouvrage de Louis Rinn explique des quantités de mots de toutes les langues anciennes par des racines berbères. Cela démontre évidemment l'antiquité de cette langue et la grandeur de son territoire. Nous renvoyons les intéressés à cet ouvrage. Nous nous sommes personnellement attaché à la filiation hyperboréenne atlante-celtibérienne, et c'est surtout cette suite que nous nous efforçons de prouver.

Il est certain que toutes les langues qui ont emprunté les caractères tifinar et les ont modifiés à leur usage, ont conservé aussi des racines de la même origine.

En grec, par exemple, amphore ou keramion signifie « ce qui fait ouvrir la bouche ». Homeros, que Renan a cherché à expliquer par le sanscrit « compiler », signifie le chanteur errant ou le troubadour (*om*, engendrer; *er*, cris ou chant; *os*, errant). Les noms grecs des métaux, sans signification actuellement connue, sont pour l'étain ou *cassiteron*, le métal femelle (ou mou) au reflet de lune. *Cupros*, c'est le métal fort pour bien couper, le fer *sideros* est obtenu au moyen d'un soufflet, etc.

Multiplier les exemples serait augmenter

exagérément le volume de cette étude, et chacun, au moyen de nos succinctes indications, pourra, en lisant les vieux mots, évoquer la chose même qu'ils signifient, selon les principes magiques des antiques grimoires. Ainsi un peu du voile du passé se soulèvera en nous remettant en contact avec l'idéation primitive qui a présidé au baptême des dieux, des hommes et des choses, dont les noms ne nous disaient plus rien depuis des millénaires. Nous avons vu, au sujet des Pyrénées, que la signification des vieux noms géographiques est perdue depuis bien longtemps, puisque les Grecs eux-mêmes ont été obligés, pour les expliquer, d'avoir recours à des rapprochements pour le moins singuliers.

CETTE ÉTUDE CONFIRME NOS TRAVAUX ANTÉRIEURS[1]

Que faut-il déduire de ce travail, sinon que tout n'est pas simple en matière de préhistoire et surtout de langues préhistoriques. Il ne faut pas croire davantage aux idées vieillies d'un Renan ou d'un Edward B. Tylor (2) disant que « les moyens à l'aide desquels s'opèrent le choix et l'arrangement des sons pour exprimer les idées sont des expédients pratiques au niveau de la civilisation des nourrices... », qu'aux affirmations des archéologues qui veulent voir dans les civilisés de l'époque mégalithique des *sauvages*.

Il n'en est rien et ce sont les magistes et les khabalistes qui ont raison. L'écriture et le langage sont des choses merveilleusement logiques et dignes d'avoir été révélées aux Hommes par Dieu et l'écriture révèle la culture avancée du dolichocéphale néolithique civilisé.

Il faut résolument admettre les migrations du Nord au Sud, puisque le Tamachèque ou Berbère est un rameau de la langue norroise primitive, que les Runes sont les sœurs des Tifinars, et ne plus croire à l'influence prépondérante des émigrants asiatiques à tête ronde.

---

(1) Adam homme tertiaire et La Vérité sur L'Atlantide.

(2) Civilisation primitive.

Il faut reconnaître aussi l'antiquité extrême de cette migration du Nord au Sud et lui trouver une raison. Il faut — et c'est là ce que beaucoup de préhistoriens n'accepteront pas encore — trouver la cause de cette émigration des peuples nordiques, chassant devant eux les négroïdes paléolithiques, en Europe comme en Asie.

Notre hypothèse de l'inclinaison de la Terre sur l'Eclyptique, due à la forme élliptique et non pas circulaire du tracé que décrit notre pôle prolongé jusqu'au ciel, pendant la période précessionnelle, explique tout. Mais elle fait remonter la création, non seulement de l'homme, mais encore de la langue norroise des Runes et des Tifinars jusqu'avant la période glaciaire, c'est-à-dire à la fin de l'époque tertiaire...

Et c'est vraiment un peu trop tôt au gré des préhistoriens. Nous n'insisterons donc pas aujourd'hui : cependant les glaciations successives s'expliquant par l'inclinaison variable de la terre au cours des périodes précessionnelles, rien ne s'oppose à une émigration périodique et répétée vers le Sud.

C'est pourquoi les civilisations antiques que nous admirons doivent, sinon tout, du moins beaucoup aux dolichocéphales venus du Nord.

L'autorité de Verneau pourra-t-elle couvrir notre hardiesse. « L'hypothèse d'une émigration vers le Sud de la Race de Cro-Magnon, dit-il, est la seule qui puisse expliquer les faits. Dans le cours de ce long voyage, les émigrants ne

furent pas sans se croiser avec quelques-unes des populations qu'ils trouvèrent sur leur chemin. C'est ce qui nous fait comprendre comment, au delà des Pyrénées le type ancien de la Vézère se montre à nous généralement un peu altéré.

« Certains individus conservèrent cependant jusqu'au bout la pureté de leur type primitif.

« Sur toute la route parcourue, nous trouvons des témoins de la migration. Les uns sont restés au point de départ et ont transmis leurs caractères de génération en génération jusqu'à leurs descendants actuels. Les autres se sont établis en Espagne où leur influence se fait sentir du Nord au Sud.

« En Afrique beaucoup d'individus de l'époque romaine, et de nos jours certains Kabyles, ont conservé ce type des hommes quaternaires de la Dordogne. Aux Canaries enfin un bon nombre d'habitants modernes offrent encore tous les caractères des troglodytes de la Vézère (1) ».

Si nous ajoutons que ces caractères sont fréquents chez les Finnois qui écrivent avec les Runes, nous aurons établi la paternité, pour nos langues méditerranéennes, comme pour les individus qui les parlent, des émigrants venus du Nord.

La thèse orientaliste, et l'abus de l'étymologie sanscrite s'effondrent ainsi en même temps.

R.-M. GATTEFOSSÉ.

---

(1) L'Atlantide et les Atlantes, Verneau, in « Rev. Scient. », 21 juillet 1888.

University of British Columbia Library
DUE DATE
NOV 5 1987 RECD
ET-6

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01137 3252

"Peterboro Canadiana"